

## Afrique équatoriale, grand Nord canadien

### Deux expériences missionnaires comparées

Xavier REBILLARD  
Université du Mans

*Le XIX<sup>e</sup> siècle est marqué en France par un renouveau de l'élan missionnaire. Dans ce contexte Émile Grouard et Olivier Allaire font le choix de partir l'un au Canada (oblat de Marie Immaculée), l'autre sur l'Oubanghi (père du Saint Esprit). Tous deux sont issus du diocèse du Mans. Ils ont reçu une éducation secondaire similaire et se sont engagés dans les missions. Ils appartiennent à la même catégorie sociale. Les témoignages de ces deux missionnaires nous permettent d'approcher la réalité de leur existence mais aussi la perception qu'ils ont du monde extérieur et de leur environnement sur les lieux de leur apostolat. Émile Grouard et Olivier Allaire sont des témoins et des acteurs du monde missionnaire du XIX<sup>e</sup>. Leurs écrits, bien que différents, n'en sont pas moins le reflet d'une réalité commune.*

Durant le XIX<sup>e</sup> siècle l'engagement missionnaire connaît un regain d'intérêt chez les membres du clergé français. Dévastées lors de la Révolution, les missions redeviennent un élément majeur pour l'Église de France. En se basant sur la publication annuelle de tables nécrologiques dans la revue des *Missions catholiques* on peut définir un contexte d'ensemble du recrutement missionnaire en France au XIX<sup>e</sup> siècle. Entre 1818 et 1924, 6768 missionnaires quittent la France. La répartition du recrutement est représentée dans le tableau suivant<sup>1</sup>.

1. Cf graphique en annexe 1.

## Afrique équatoriale, grand Nord canadien

### Deux expériences missionnaires comparées

Xavier REBILLARD  
Université du Mans

*Le XIX<sup>e</sup> siècle est marqué en France par un renouveau de l'élan missionnaire. Dans ce contexte Émile Grouard et Olivier Allaire font le choix de partir l'un au Canada (oblat de Marie Immaculée), l'autre sur l'Oubanghi (père du Saint Esprit). Tous deux sont issus du diocèse du Mans. Ils ont reçu une éducation secondaire similaire et se sont engagés dans les missions. Ils appartiennent à la même catégorie sociale. Les témoignages de ces deux missionnaires nous permettent d'approcher la réalité de leur existence mais aussi la perception qu'ils ont du monde extérieur et de leur environnement sur les lieux de leur apostolat. Émile Grouard et Olivier Allaire sont des témoins et des acteurs du monde missionnaire du XIX<sup>e</sup>. Leurs écrits, bien que différents, n'en sont pas moins le reflet d'une réalité commune.*

Durant le XIX<sup>e</sup> siècle l'engagement missionnaire connaît un regain d'intérêt chez les membres du clergé français. Dévastées lors de la Révolution, les missions redeviennent un élément majeur pour l'Église de France. En se basant sur la publication annuelle de tables nécrologiques dans la revue des *Missions catholiques* on peut définir un contexte d'ensemble du recrutement missionnaire en France au XIX<sup>e</sup> siècle. Entre 1818 et 1924, 6768 missionnaires quittent la France. La répartition du recrutement est représentée dans le tableau suivant<sup>1</sup>.

1. Cf graphique en annexe 1.

Année de départ	Nombre de missionnaires partis
1821-1830	16
1831-1840	98
1841-1850	319
1851-1860	407
1861-1870	690
1871-1880	918
1881-1890	1013
1891-1900	919
1901-1910	731
1911-1920	173

Durant cette période, 202 missionnaires issus du diocèse du Mans partent pour les missions avec une répartition chronologique analogue à celle représentée dans le tableau. L'étude de ces missionnaires sarthois a permis de déterminer les écarts d'espérance de vie entre les congrégations. Sur l'ensemble de la période, l'écart entre les Oblats de Marie et les Pères du Saint Esprit n'est que de 5 ans (OMI, 72 ans ; 67 ans PSE). Ce chiffre est à relativiser en fonction des périodes. En effet, si l'on se réfère à l'espérance de vie, toutes congrégations confondues, on constate un effondrement du temps moyen en mission à partir du début des années 1880. Or, dans le même temps le champs missionnaire d'Afrique noire s'ouvre massivement avec une participation très importante des Pères du Saint Esprit. Auparavant, ceux-ci avaient la charge de la formation et de la nomination du clergé colonial destiné aux anciennes colonies : Martinique, Guadeloupe, Saint Pierre et Miquelon, Guyane, Réunion.

C'est dans ce contexte qu'Émile Grouard et Olivier Allaire font le choix de devenir missionnaires.

Émile Grouard est né le 2 février 1840, à Brûlon dans la Sarthe. Son père est gendarme. Il entre en quatrième au petit séminaire de Précigné, puis au grand séminaire du Mans, qu'il quitte à l'âge de 20 ans pour suivre son cousin, Mgr Grandin, qui vient d'être sacré à Marseille par Mgr Mazenod. Il termine ses études au grand séminaire de Québec. Il est ordonné prêtre le 3 mai 1862 et part pour l'ouest canadien. Il reçoit l'habit d'oblat à Saint Boniface, le 8 juin suivant et fait son noviciat sous la direction de Mgr Clut. En 1890, il est nommé évêque d'Ibora, et vicaire apostolique d'Athabaska-Mackenzie. Le 1<sup>er</sup> août 1891, il est sacré évêque de Saint-Boniface dont il occupe le siège épiscopal jusqu'en 1929. De son vivant, le gouvernement canadien décida de donner le nom de Grouard à sa ville épiscopale. Il meurt le 7 mars 1931, après 69 ans d'apostolat.

Olivier Allaire est né au Mans en 1861. Il fait ses études à l'école apostolique de Poitiers, dirigée par les Jésuites. Sa vocation pour la mission semble naître du passage d'un missionnaire jésuite. Il entre chez les pères du Saint Esprit où il fait ses premiers vœux le 1<sup>er</sup> mars 1882. Il fait sa profession de foi le 28 août 1886 et s'embarque pour le Congo français le 20 novembre suivant. Il meurt à Loango, le 30 novembre 1897 d'une « fièvre bilieuse ».

### *Deux textes, deux approches différentes ?*

Le père Olivier Allaire, de la congrégation du Saint Esprit, relate, dans plusieurs articles publiés entre 1891 et 1896, plusieurs expéditions qu'il mène sur l'Oubanghi<sup>2</sup> et dont la première est intitulée : « *un missionnaire échappe aux mains des anthropophages* ».

Quelques années plus tard, Mgr Grouard, envoie à la revue des *Missions catholiques* un texte intitulé : « *journal d'un voyage dans le district Athabaska* »<sup>3</sup>. Ce texte paraît en 1896, réparti sur huit semaines.

Lorsqu'ils écrivent, l'un et l'autre ne sont pas dans la même situation. Le père Allaire a 30 ans, il est en Afrique depuis 5 ans et appartient à une congrégation dont la mission principale fut longtemps de former le personnel ecclésiastique des colonies françaises.

Mgr Grouard a, en 1896, plus d'expérience. Il a 56 ans, il œuvre dans l'Ouest canadien depuis 36 ans.

Dans ce contexte, les deux textes étudiés apportent des regards différents sur l'environnement et le travail du missionnaire au XIX<sup>e</sup> siècle. Pour autant, ne s'agit-il pas plus de regards croisés que de véritables différences ? Des similitudes n'apparaissent-elles pas ?

### **I. Expédition du Père Allaire sur l'Oubanghi**

L'Oubanghi est une rivière d'Afrique équatoriale née de la réunion du Ouélé et du M'Bomou. Elle passe à Bangui puis marque l'actuelle frontière entre le Congo et la RDC (ex Zaïre). Elle rejoint le Zaïre en aval de Mbandaka.

Le contexte géographique et sociologique de l'Afrique constitue visiblement un grand choc pour les missionnaires. Le père Allaire est confronté à l'anthropophage et à l'esclavagisme pratiqués par les populations locales. Le monde qu'il découvre est aux antipodes de ses concep-

2. Cf annexe 2, carte de l'Afrique équatoriale.

3. Cf annexe 3, carte de Canada.

tions de la société en tant que prêtre mais aussi en tant qu'occidental. Le récit suivant montre bien la difficulté que peut avoir un missionnaire occidental à s'adapter au continent africain de cette époque.

« Au cours de son dernier voyage, le P. Allaire constata un nouveau degré de férocité que nous ignorions jusqu'à présent. Partout les esclaves sont amenés sur les marchés pour être vendus comme vil bétail et surtout comme viande de boucherie. Tous nous avons bien vu acheter les esclaves en gros, si je puis ainsi m'exprimer, mais nous ne les avons pas encore vu vendre en détail et sur pied.

Dans ces tribus nouvellement visitées, on amène donc les esclaves sur le marché, et celui qui ne peut se payer le luxe d'un esclave entier, achète seulement un membre. S'il choisit le bras, le client fait une marque longitudinale avec une sorte de craie blanche, et le propriétaire attend qu'un autre client choisisse l'autre bras et lui fasse la même marque. Chacun choisit ainsi les bras, les jambes, la poitrine, etc... ; et lorsque tous les membres ont été marqués, on coupe tout simplement la tête du pauvre esclave, qui est immédiatement dévoré sur place. Peut-on concevoir une situation plus terrible et une barbarie plus froidement cruelle ? »<sup>4</sup>

L'indignation du P. Allaire est bien réelle et la conception de l'indigène qui en découle est forcément très négative. Chaque lettre adressée aux Missions catholiques mentionne ce genre de faits. Il n'est pas un article qui n'évoque la « barbarie », la « cruauté » et les « atrocités » rencontrées lors de ces voyages dans les tribus de l'Oubanghi. Parlant des tribus Bondjos, Mgr Augouard<sup>5</sup> aurait dit : « *Ce sont les hyènes de l'humanité* ». La conception de l'homme noir semble profondément négative. Si son humanité n'est pas contestée, son sens moral est réduit à néant, il est cruel, cannibal et il n'a pas « *la notion de liberté* »<sup>6</sup>. Pire encore pour le missionnaire, il n'a pas conscience des fautes qu'il commet. Évoquant l'anthropophagie, le P. Allaire écrivait de son côté :

« Quand nous voulons faire comprendre à ces pauvres sauvages<sup>7</sup> qu'ils font mal d'agir ainsi, ils paraissent tout surpris, et ils demandent si dans les pays blancs nous ne faisons pas la même chose »<sup>8</sup>.

4. Missions Catholiques (M. C.), 1894, p. 125.

5. Vicaire apostolique de l'Oubanghi.

6. C.G & C.N., le R. Père Joseph Moreau supérieur de la mission de la Sainte Famille, Oubanghi-Chari, Desclée, 1911. Page 64.

7. Il convient, ici, d'apporter une précision. Le terme sauvage comporte une connotation beaucoup moins négative qu'aujourd'hui. Dans les textes du père Allaire comme dans ceux de Mgr Grouard l'utilisation de ce mot est plus à concevoir comme un synonyme d'autochtone ou indigène.

8. C.G & C.N., le R. Père Joseph Moreau supérieur de la mission de la Sainte Famille, Oubanghi-Chari, Desclée, 1911. Page 61.

Quelle réponse le missionnaire tente-il donc d'apporter à cette situation à laquelle il ne peut se résigner ? Les biographes du R. P. Moreau l'expliquent en ces termes :

« C'est à ce besoin de formation mentale qu'a répondu, après le cri d'appel du Cardinal Lavigerie, la fondation des villages de liberté par l'œuvre Anti-esclavagiste »<sup>9</sup>.

Les missionnaires rachètent de jeunes enfants ; ils les élèvent dans la connaissance et la pratique de la vie chrétienne, puis quand ils sont mariés, ils les établissent à proximité de la mission en continuant d'exercer sur eux une direction de conscience (« *le bienfait d'une direction civilisatrice* »<sup>10</sup>) dans l'espoir que la famille qu'ils y ont fondée donnera le jour à d'autres chrétiens.

Un autre moyen est aussi utilisé pour convertir les populations de l'Oubanghi : la conversion des élites indigènes. Ce procédé, peut-être le plus ancien dans la pratique missionnaire, cible les chefs des tribus afin qu'ils envoient leurs fils dans les missions pour y être formés.

Face à l'ensemble de ces procédés, il est naturel de s'interroger sur les rapports avec le contexte colonial.

Il est évident, à la lecture des textes du père Allaire et des biographes du père Moreau, que l'évangélisation n'est pas envisagée sous un angle uniquement religieux. L'activité missionnaire participe de la mission civilisatrice que s'attribue la colonisation. Parlant de la mort d'un chef de poste nommé Muzi, le père Allaire conclut de la façon suivante :

« La France vengera-t-elle la mort barbare de l'un de ses représentants, dévoré comme un vil animal par les cannibals de l'Oubanghi ? La France poursuivra-t-elle sa glorieuse mission civilisatrice par excellence ? Nous l'espérons »<sup>11</sup>. Plus tard, écrivant au sujet des fils de chefs qui lui ont été confiés, il ajoute : « j'espère que grâce à eux, nous pourrions sérieusement entamer cette nombreuse tribu qui, jusqu'à présent, avait refusé toute alliance avec les Européens »<sup>12</sup>.

Ces missionnaires conçoivent l'évangélisation comme liée à l'acquisition de valeurs occidentales.

Un autre récit est assez révélateur du rapport entre missionnaire et colonisateur. Le père Allaire officie sur l'Oubanghi dont une partie est sous administration belge. Ce type de cas avait été envisagé par la confé-

9. C.G & C.N., le R. Père Joseph Moreau supérieur de la mission de la Sainte Famille, Oubanghi-Chari, Desclée, 1911. Page 65.

10. C.G & C.N., le R. Père Joseph Moreau supérieur de la mission de la Sainte Famille, Oubanghi-Chari, Desclée, 1911. Page 65.

11. M. C., 1891, p. 223.

12. M. C., 1894, p. 125.

rence de Berlin qui déclare le Congo comme un fleuve libre et accessible à tous les pavillons comme ses affluents. Or, au passage de l'équateur, à bord de son bateau, le Léon XIII, il se voit refuser l'accès par les soldats belges. Après avoir rebroussé chemin, il apprend que deux officiers belges du poste de Massan-Kosso, ont été tués. Il retourne alors au poste frontière et met son navire à la disposition des autorités belges.

« Grâce à sa parfaite connaissance de la rivière et des passes difficiles, le voyage s'accomplit rapidement et les agents de l'État commencèrent immédiatement une répression d'autant plus terrible que la trahison de la part des indigènes avait été inqualifiable »<sup>13</sup>.

Les intérêts coloniaux priment sur les rivalités entre occidentaux.

Une inquiétude demeure dans les écrits concernant le père Allaire. La pression exercée par les missionnaires protestants s'accroît. Jules Simon relate un entretien qu'il a eu avec le père Allaire où celui-ci évoque les difficultés qu'il rencontre pour nourrir tous les enfants qu'il rachète. Il conclut sur ces mots :

« Quand nous n'aurons plus de manioc à leur donner, ils iront chez nos concurrents européens ; ils apprendront l'anglais, ils deviendront protestants, et le travail que nous faisons depuis dix ans sera perdu »<sup>14</sup>.

Cette situation, commune à la plupart des régions d'Afrique noire, dépasse le seul cadre du continent africain. En effet, des commentaires similaires sont observés, plus tôt en Asie et à la même période dans le grand nord canadien où se trouve Mgr Grouard.

## II. Journal de voyage de Mgr Grouard

Dans un avant propos, Mgr Grouard détaille la chronologie de l'occupation du grand nord canadien et de l'utilisation des voies de communication. Les indiens ont en premier utilisé le fleuve Mackenzie. Ils ont été imités par les commerçants qui y ont installé des comptoirs. Les missionnaires vinrent alors s'installer auprès des comptoirs où les indiens venaient faire du négoce.

« Les ministres protestants, venus après nous et trouvant les principaux centres de réunion occupés déjà par les prêtres catholiques, dont,

13. M. C., 1895, p. 502.

14. M. C., 1896, p. 30.

l'influence y était solidement établie ont vu leurs efforts demeurer à peu près stériles. Alors, ils ont tourné leurs regards vers les lieux écartés où nos pères ne faisaient qu'une visite passagère »<sup>15</sup>.

C'est l'un des buts du voyage qu'entreprend Mgr Grouard. Il souhaite mesurer les progrès du protestantisme dans la région du lac des esclaves. Après 15 jours de traineau dans la neige, il parvient à cette destination. Le vocabulaire qu'il emploie pour évaluer la situation est des plus intéressants.

« Quant aux ministres (protestants), leurs succès, si succès il y a, ne sont pas brillants jusqu'à présent ; mais l'évêque anglican doit venir bientôt ; il a convoqué le ministre du petit lac des esclaves et, réunissant leurs efforts à ceux du révérend de l'endroit, ils doivent sonner le branle bas et donner l'assaut général. La majorité de la population s'est déclarée catholique ; si l'on veut protéger cette partie du troupeau contre les attaques du protestantisme, il faut sans tarder prendre des mesures efficaces. En un mot, l'établissement d'une mission est devenue nécessaire »<sup>16</sup>.

Les termes guerriers employés sont révélateurs des relations entretenues avec les représentants du culte anglican. Une course à l'implantation dans les contrées les plus reculées du grand Nord canadien est en marche. Les rapports directs sont au mieux polis et généralement avec quelques arrière pensées.

« Je reçus l'honneur inespéré de la visite du ministre du lac des esclaves qui se rendait au Wabaska à l'appel de son évêque. Notre entrevue, de courte durée, se borna à quelques phrases de politesse banale et à un échange d'observations impartiales sur la rigueur du froid, l'abondance de la neige, et les difficultés du voyage. En reconduisant mon visiteur, je lui dis :

— Vous venez, monsieur, de battre le sentier qui conduit au petit lac des esclaves ; nous vous avons rendu le même service sur le chemin qui va au Waaska. J'espère que nous profiterons mutuellement de ces avantages.

Mes souhaits ne se réalisèrent point. De nouvelles bourrasques de vent et de neige vinrent tout bouleverser et j'avouerai franchement que, dans ce fâcheux contretemps, je trouvais une petite consolation à la pensée qu'au moins le ministre n'avait pas plus de chance que nous »<sup>17</sup>.

Au-delà de ces remarques malicieuses de Mgr Grouard, on peut observer que les populations locales sont certainement dans de bonnes dispositions par rapport au christianisme. Dans le cas contraire, la priorité

15. M. C., 1896, p. 412.

16. M. C., 1896, p. 491.

17. M. C., 1896, p. 501.

ne serait sans doute pas de se quereller avec les ministres d'un autre culte mais simplement de faire accepter sa présence d'une façon comme une autre, à la manière du père Allaire. Il est d'ailleurs à remarquer que les relations avec les populations locales sont relativement positives. Les missionnaires oblats sont très peu confrontés à une hostilité violente de la part des populations indiennes. Les points de divergence entre les missionnaires et les indigènes concernent surtout la persistance de pratiques assimilées à de la superstition par Mgr Grouard. Il s'agit surtout de l'utilisation de fétiches et de l'intervention de sorciers encore influents. Pour autant, la conversion de certains de ces sorciers apparaît possible à Mgr Grouard<sup>18</sup>. Les faits relatés et les termes employés ont une grande importance puisque l'évêque missionnaire remarque « l'intelligence » et la capacité de « réflexion » du sorcier qui est en cours de christianisation. Si les propos tenus sont éloignés des mots qu'utilisent le père Allaire, pour autant, la méthode de conversion des élites demeure identique.

En fait, à la lecture des deux textes, il apparaît clairement que la perception de l'autochtone de Mgr Grouard est très différente de celle du père Allaire. Les populations du grand Nord canadien sont à évangéliser mais pas à occidentaliser. Si, dans le cas africain, on constate un lien entre les deux procédés, il n'en est rien pour cette partie du Canada. L'indien est considéré comme une créature de Dieu, vivant parfois dans « l'idolâtrie ». L'image du sauvage sanguinaire ou même du « bon sauvage » est quasi-inexistante. L'idée même que Mgr Grouard a de l'action des occidentaux est globalement négative. Parlant des métis, il ajoute : « le sang blanc n'a guère amélioré leur nature ». En 1854, Mgr Grandin, oblat de Marie Immaculée (lui aussi originaire du diocèse du Mans), écrit à l'abbé Sebeaux :

« Généralement il vient peu de choses de bon des pays civilisés, ces hommes sont de grands obstacles pour la conversion des sauvages, aussi est-il presque impossible de convertir les sauvages qui habitent avec les blancs »<sup>19</sup>.

L'opinion est sévère mais visiblement partagée par plusieurs évêques de la région.

Dans cette perspective négative de l'apport occidental, la démarche de transcription de livres en langue locale est parfaitement logique. Dans une lettre de 1879, il explique les difficultés qu'il rencontre à transcrire et imprimer le catéchisme Loucheux en caractères montagnais et non français. Lors du récit du voyage qui nous intéresse, il fait une parenthèse pour préciser qu'il a créé à Athabaska « une imprimerie avec des caractères syllabiques ... pour publier des livres non seulement en cris, mais en

18. M. C., 1896, p. 441.

19. Lettre 9 septembre 1854, de Mgr Grandin à l'abbé Sebeaux.

montagnais, en peau de lièvre, en loucheux et en castor »<sup>20</sup>. Les langues vernaculaires sont un point d'appui en vue de l'évangélisation. L'imposition du français n'est pas évoquée ni même envisagée. Ce principe serait dans le cas présent en totale contradiction avec les autres moyens mis en œuvre.

Une autre dimension apparaît tout au long du récit de Mgr Grouard. L'aspect géographique est très développé mais dans une dimension contemplative. L'évêque du grand Nord est admiratif devant le spectacle de la nature qui s'offre à lui. Les descriptions d'aurores boréales sont saisissantes et pour en parler il utilise le terme des Cris : « Nimiituwok » (la danse des esprits) et ajoute « il serait difficile de donner une définition plus poétique de l'aurore boréale »<sup>21</sup>. Les descriptions de paysage et des conditions de déplacement laissent largement percevoir un état d'esprit. Il considère le pays où il officie comme un ensemble comprenant le territoire mais aussi les populations avec leurs coutumes et leurs langues ; l'ensemble pouvant constituer un risque pour le missionnaire qui évolue dans ce milieu. En effet, si les populations ne semblent pas montrer d'hostilité caractérisée envers les missionnaires, les visites apostoliques des différentes missions en traîneau par des températures de 40 degrés en dessous de zéro peuvent rapidement prendre une tournure dangereuse. Pourtant, sur ce sujet, les missionnaires semblent souffrir d'un déficit de reconnaissance.

Dans l'avant propos de l'article, Mgr Grouard glisse une phrase qui peut être interprétée de bien des façons.

« Voici le récit de cette expédition apostolique que je viens de terminer. La marche à la raquette, les traîneaux avec leurs chiens, les campements dans la neige offriront un contraste assez frappant avec ce que les missionnaires de l'Afrique et d'ailleurs racontent d'une manière si attrayante »<sup>22</sup>.

Il est certain qu'en cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'actualité missionnaire et coloniale ne porte pas ses regards en premier lieu vers le Canada mais plutôt vers l'Afrique. Mgr Grouard semble exprimer un sentiment sinon d'abandon du moins de sous-estimation du mérite des missionnaires œuvrant dans le grand Nord. Toujours est-il, qu'il souligne ce qui lui apparaît comme une injustice et y répond par un texte rédigé d'une façon « attrayante » qui n'a rien à envier aux récits du père Allaire.

20. M. C., 1896, p. 441.

21. M.C., 1896, p. 424.

22. M.C., 1896, p. 412.

## Conclusion

La mise en parallèle de ces deux textes impose de relever un certain nombre d'éléments. Les missionnaires en question, s'ils n'ont pas suivi le même cursus, ont en commun de s'être orientés vers les missions de la même façon : à la suite de la visite d'un missionnaire sur leur lieu de formation. La pratique était courante. Les visites de missionnaires originaires du diocèse dans les séminaires (grand et petit) où ils avaient suivi leur formation était généralement l'occasion de vocation pour les missions, parfois immédiates, les séminaristes quittant leur établissement avec l'illustre visiteur.

Une fois dans les pays lointains, il est constaté que les méthodes utilisées sont comparables. L'évangélisation cible en premier lieu les élites pour ensuite tenter de gagner les populations sur lesquelles elles ont une influence. Dans l'un des cas, il s'agit des chefs des tribus et de leurs fils, dans l'autre les sorciers sont visés en raison de l'aura et du caractère « religieux » de leur position dans la société indienne.

Les deux missionnaires sont tous les deux confrontés à un milieu naturel difficile. Si l'Afrique n'a que peu de point commun avec le grand nord canadien, le caractère extrême de leur environnement constitue un élément semblable aux deux exemples. Dans chaque cas, le problème principal de la mise en place des moyens de transports et des voies de communication. L'un et l'autre s'y adaptent de la façon la plus appropriée (bateau pour remonter l'Oubanghi et le Congo ou traîneau à chiens).

De même, chacun de ces missionnaires a compris l'importance de la communication en direction de leur pays d'origine. Ils transmettent de façon régulière leurs textes pour être publiés dans la revue des Missions Catholiques. Le père Allaire et Mgr Grouard firent parvenir leurs récits de façon continue jusqu'à leur mort (1897 pour le père Allaire, 1931 pour Mgr Grouard). De ce fait, l'un et l'autre ont apporté des témoignages concrets de la réalité de la vie des missionnaires.

Pour autant, bien des sujets constituent des points de divergence entre les deux récits. La notion d'héroïsme plusieurs fois évoquée à propos du père Allaire est totalement absente des récits de Mgr Grouard. C'est une différence à attribuer, sans doute, au traitement de l'information au sein de la rédaction de la revue des *Missions catholiques*. Évoquant des textes du père Allaire, il est publié la phrase suivante :

« Nous nous empressons de les publier pour augmenter leur sympathie (les lecteurs) envers les missionnaires en leur montrant quel héroïsme et quelle charité exige l'évangélisation de populations aussi dégradées »<sup>23</sup>.

23. M. C., 1894, p. 125.

Cette remarque est éloquente sur la perception tant du missionnaire que des populations africaines. Peut-être est-ce une remarque de ce type, ou leur multiplication, qui explique la remarque ambiguë de Mgr Grouard dont il a été question dans les pages précédentes.

L'approche du rôle du missionnaire et la conception de l'indigène du père Allaire et de Mgr Grouard sont diamétralement opposées. L'évêque canadien ne montre à aucun moment le moindre dédain envers les populations indigènes. La méthode employée consiste à se faire accepter sans entrer en conflit et en respectant les principes fondamentaux des civilisations autochtones. En comparaison avec le père Allaire, le contraste est saisissant. Cette différence est très certainement le résultat de la formation dispensée dans les différentes congrégations missionnaires. Il n'est pas véritablement surprenant qu'un ordre dont la mission fut pendant plusieurs décennies de former le clergé de régions anciennement colonisées, conçoive l'évangélisation de concert avec l'occidentalisation. Cette conception ne peut et ne doit être dissociée du contexte général de la France de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle rejoint la vision négative qu'ont la plupart des occidentaux à l'égard des populations d'Afrique à la même période. Le missionnaire ne peut faire totalement abstraction du monde dans lequel il est né et a grandi. De ce point de vue, la différence d'âge entre les deux missionnaires peut être un élément d'explication supplémentaire et la démonstration de l'évolution de la société française à l'égard des civilisations lointaines.

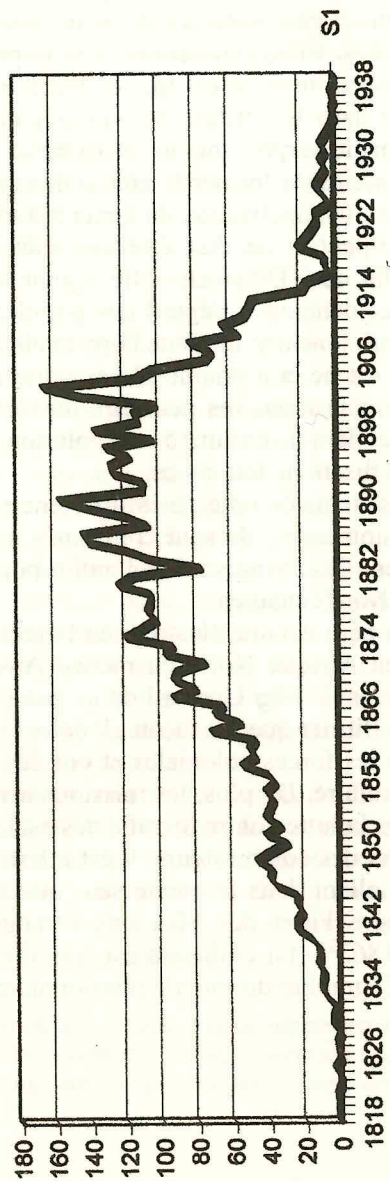
Il faut aussi tenir compte de la différence de contexte qui environne ces deux missionnaires. Ils sont confrontés à des civilisations indigènes très différentes, l'esclavagisme et l'anthropophagie n'étant pas de mise dans le grand Nord canadien.

Le récit du père Allaire illustre bien la réalité du lien entre mission et colonisation en Afrique Noire du moins. Aussi, est-il primordial, après lecture des textes de Mgr Grouard de ne pas généraliser ce constat. Il est impossible d'affirmer que, de façon globale, les missionnaires œuvrent en commun avec les forces coloniales et ont des populations indigènes une conception similaire. De plus, les missionnaires, dont le père Allaire, ont eu un rôle dans la lutte contre le trafic des esclaves qui n'allait pas dans le sens de l'intérêt des colonisateurs. Il est intéressant de remarquer que des commentaires allant dans le même sens que ceux de Mgr Grouard, sont faits par le père Furet des Missions Étrangères de Paris, en poste à Nagasaki en 1863<sup>24</sup>. La collusion est loin d'être un phénomène général tant dans la géographie du monde missionnaire que dans la multitude des congrégations.

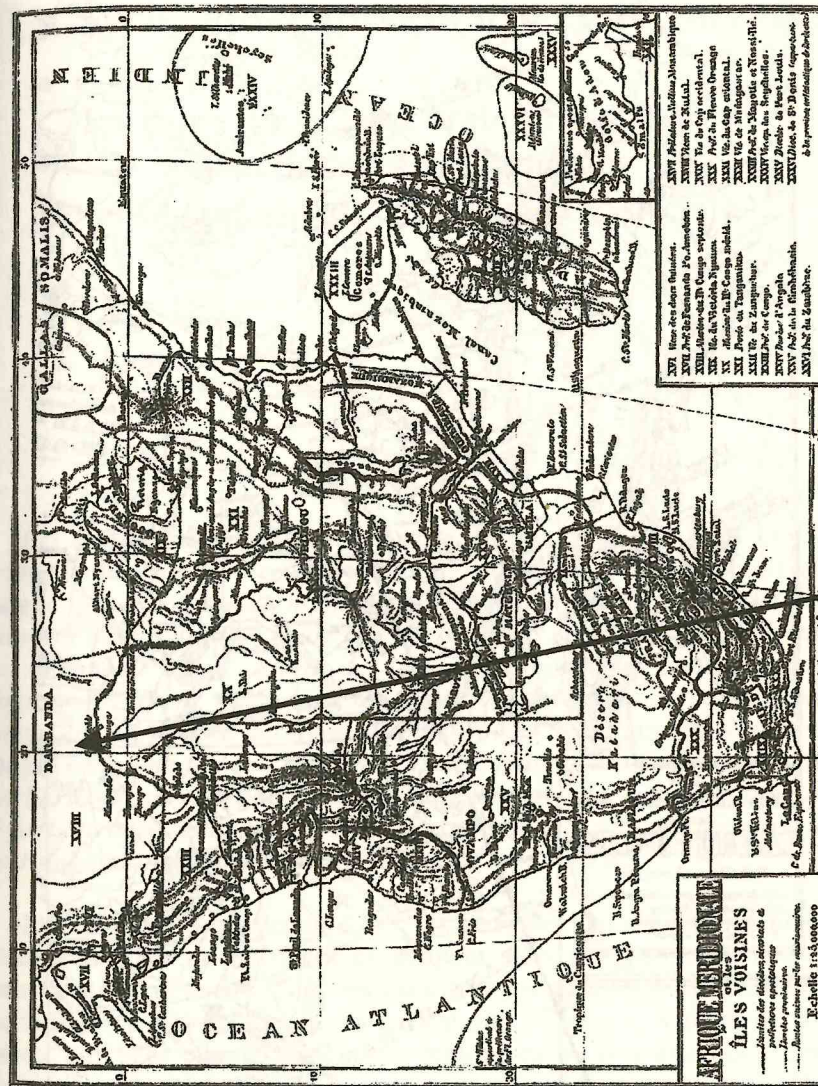
24. Archives diocésaines de la Sarthe, Lettre de l'abbé Furet à l'abbé Paumard, 15 mai 1863.

Xavier Rebillard prépare une thèse, sous la direction de Madame Waché, Professeur d'Histoire à l'Université du Maine : « Les mémoires de l'abbé Paumard ou le témoignage d'un prêtre sarthois sur son époque, 1824-1914 ».

Annexe 1 :  
Évolution du recrutement missionnaire  
Départs de missionnaires par année

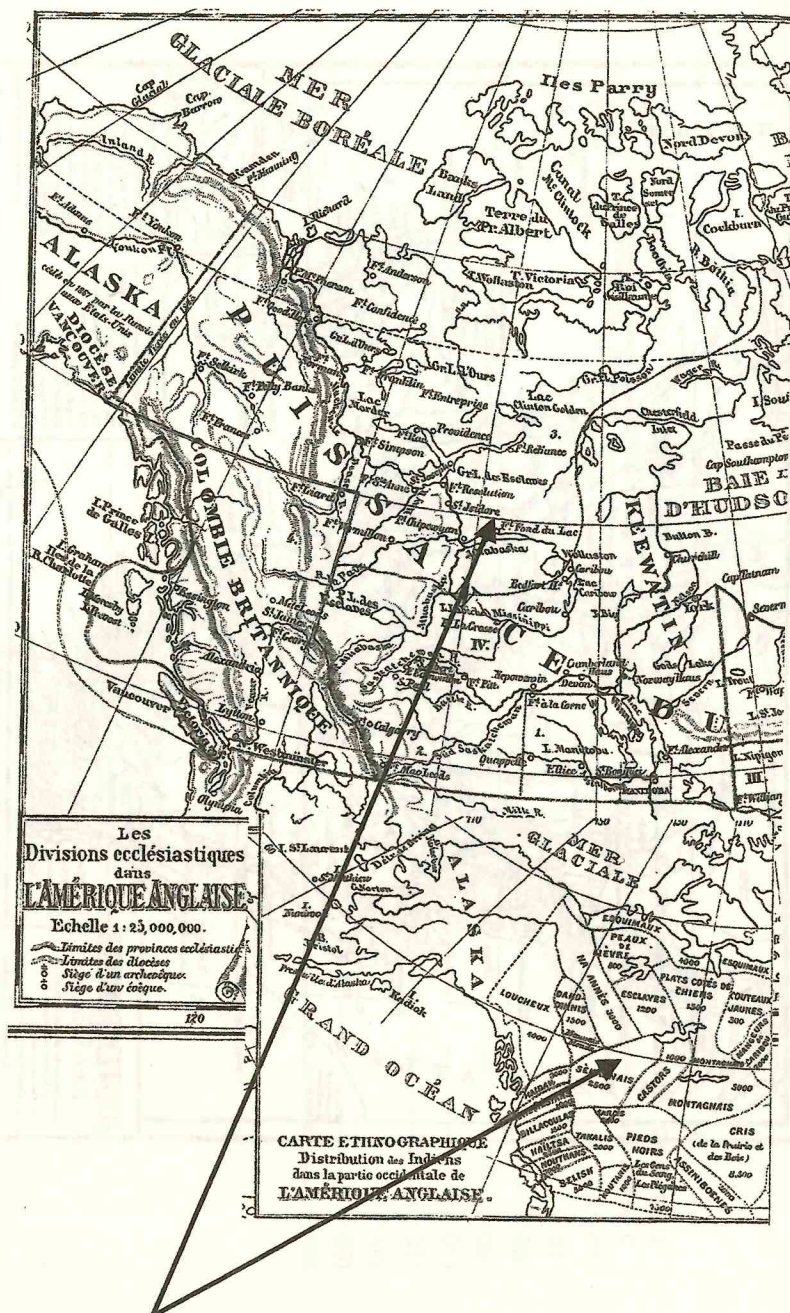


Annexe 2 : Carte de l'Afrique équatoriale  
(Atlas des Missions catholiques, 1894)



Région concernée par les récits du père Allaire

Annexe 3 :  
Carte de l'Afrique équatoriale  
(Atlas des Missions catholiques, 1894)



Région concernée par les récits de Mgr Grouard

## La Syrie, entre imaginaire et découverte

### La vision d'une terre arabe et musulmane dans les archives lazarisistes de la mission de Syrie (fin XIX<sup>e</sup> siècle)

Jérôme BOCQUET  
Université Paris 4

Les archives de la mission lazarisiste de Damas donnent une certaine image de la Syrie. Les récits publiés dans des revues missionnaires véhiculent des topoï de la mission : exotisme, isolement, éloignement et dangers multiples... A l'heure des persécutions anticléricales en France, un sentiment d'exil surgit de leur correspondance. Longtemps les missionnaires ont été parmi les seuls Européens présents à Damas. Jusqu'en 1914, cette dernière reste méconnue. Les Lazaristes décrivent un pays où il ne fait pas bon vivre. Isolés, faute d'avoir appris la langue arabe, ils dressent le portrait d'une ville dominée par un islam fanatique. Il faut attendre les années 1920 et l'installation du Mandat français pour voir publier une connaissance scientifique sur la Syrie.

Implantés en Syrie depuis 1783, les lazarisistes ont ouvert un collège à Damas en 1864. Leurs archives donnent alors une image de la Syrie, pauvre et très retardée. Tous les lazarisistes installés au Moyen-Orient ne partagent pas cette vision aussi caricaturale. Certains, auteurs de nombreux ouvrages ethnographiques, scientifiques ou linguistiques, comme Eugène Boré, donnent de l'Orient une toute autre image. Eugène Boré, futur supérieur des lazarisistes de 1874 à 1878, est un savant et un grand orientaliste. Ancien disciple de Lamennais et professeur de langue arménienne au Collège de France, il est l'initiateur en 1840 de la mission lazarisiste en Perse. Traducteur, interprète officiel, géographe (auteur d'ouvrages sur l'Arménie ou l'Albanie), éditeur de nombreuses œuvres de la littérature syriaque, il stimule une génération entière de missionnaires très